maintenant ne faisait plus aucun effort pour réprimer le tremblement qui l'agitait.

Et elle ajouta aussitôt :

— Vous aviez raison, not'maitre, je ne voulais pas vous croire, mais c'est vrai tout de même... Pour sûr c'est cette créature-là qui jette un sort partout... Ça c'est bien certain !...

— C'est-y un homme ? C'est-y une femme ?

— Ça je ne sais point... M'est avis qu'elle a de grands cheveux en manière de femme... Mais je ne m'y fierais point...

— Quand je te disais, —répliqua Poiroux, —mais d'oussé qu'elle sort cette créature là ?

— Du fond de la terre, c'est sûr...

— Et elle vient d'y retourner... Enfin bonheur qu'elle ne nous a pas fait de mal...

Poiroux reprit encore :

— Malheur que je n'avais pas de pétoire... Je lui aurais envoyé un coup de fusil dans la mâchoire, ça n'aurait pas fait un pli...

La Doucine haussa les épaules :

— Ça ne lui aurait point fait de mal... Le plomb... ça ne leur fait rien... Faut que ça soye une bal'e mâchée et bénite, qu'on ait fait le signe de la croix trois fois dessus...

— Peut être bien, —répondit Poiroux, —mais si jamais tu me reprends à venir colleter dans les bois de Rivaude... plus souvent.

— Je n'en ai pas plus envie que vous, not'maitre.

Et la Doucine s'enfouit dans sa fougère, cherchant la chaleur, car la frayeur qu'elle venait d'avoir l'avait transié.

L'aube naissante leur rendit le courage.

Elle blanchissait grise, vitreuse, argentant faiblement le givre glacial qui scintillait aux branches.

— Allons ! houché ! la Doucine, —fit Poiroux en sortant du tas de bourrées, —faut filer et voir aux collets...

— Ah ! je n'y compte pas... la... je ne sais pas quoi... la créature de tout à l'heure nous aura porté malheur... Nous allons tomber sur un garde, ou le gibier n'aura point mouvé cette nuit.

— Par ce froid, car ça pique dur.

— Oui, ça pince... Vous n'avez pas une goutte, not'maitre ?

Un grognement fut la seule réponse de Poiroux. Néanmoins il sortit une bouteille de la poche de sa veste, en avala une forte lampée, et tendit le fond du flacon à la Doucine, qui le lampa en grognant.

— Tiens ! c't'affaire ! comme toujours, vous en avez pris la plus grosse part, elle est chitite, votre goutte...

— N'y en a pas plus... Allons, feignante... aux lacets.

— Avant, faut renverser les bourrées, autrement, les gardes en passant verront que nous sommes venus ici.

Ils mirent les bourrées en tas, enfouirent leur brasier sous une couche de terre.

Puis la Doucine s'en fut faire le guet, tandis que Poiroux se glissait à travers les cépées et les coulées allait aux lacets.

La Doucine avait eu raison... Le gibier n'avait point mouvé.

Deux faisans, trois lapins, vrai, ce n'était pas la peine de faire une tendue et de passer une dure nuit dans les bois par ce froid de brise pierre.

Et ils quittèrent les bois de Rivaude, gagnant la route, le sac sur le dos et se traînant péniblement le long des haies.

Quelle était la créature humaine qui avait tant effrayé Poiroux et la Doucine ?...

Avons nous besoin de le dire, et le lecteur, dès la première ligne n'a-t-il pas reconnu la pauvre Fleur-de-Mai ?

Comment se trouvait elle là, vivant en plein bois, comme une sorte de bête sauvage ?...

Brièvement nous allons l'expliquer.

Sitôt qu'elle s'était sentie assez forte, sitôt que son jeune sang s'était remis à pleinement couler dans ses veines, l'idée d'une évasion s'était peu à peu développée dans son cerveau.

Elle ne parlait pas, la pauvre créature, elle ne pouvait exprimer sa pensée ; mais les misérables qui la maintenaient de court dans le plus cruel, le plus vil des esclavages, s'ils étaient parvenus à

lui enlever l'usage de la parole, n'avaient point réussi à supprimer son raisonnement et son instinct.

Et elle se disait que Romain pouvait revenir un jour ou l'autre... Romain qui l'avait amenée presque au delà de la mort.

D'Irma elle éprouvait maintenant une aversion et une frayeur insurmontables.

Mais celle qui lui inspirait surtout une invincible horreur, c'était Henriette

Les gros yeux ronds de la vieille fille, ces yeux de chouette dardés constamment sur elle, tout flamants d'une implacable haine, ces yeux lui redonnaient le tremblement de la fièvre.

En outre, la liberté dont elle jouissait à la Glandière était devenue un incessant besoin. Il lui fallait le grand air, les grands bois, l'infini désert de verdure avec ses profondeurs insondables... Il lui fallait la forêt sombre, noire... dont elle connaissait les moindres recoins et qu'elle parcourait en tous sens.

Alors, quand elle s'était vue enfermée dans cette sinistre maison de Mlle Dementières, nuit et jour tenue sous la surveillance de la vieille fille et d'Irma, elle avait commencé peu à peu par être en proie à une agitation indicible.

Un sentiment qu'elle ne pouvait analyser, la pauvre déshéritée, se développait dans son âme, celui d'être libre, de pouvoir aller et venir à sa fantaisie...

Elle ne réfléchit pas qu'elle allait mourir de faim, que l'hiver succéderait promptement à l'automne, alors que les feuilles roussies et séchées lui annonçaient déjà son prompt départ.

Non ! Elle ne songeait pas à tout cela... Avant tout, elle voulait être libre.

Une autre perception de son âme, qu'elle ne pouvait non plus analyser, quelque chose comme une douce flamme qui commençait à embraser son cœur, ne la poussait-elle pas à vouloir s'affranchir de tout joug, à fuir loin de ses bourreaux, de ses geôliers et à leur échapper ?...

Nous le saurons sans doute un jour...

Toujours est-il qu'elle ne pouvait renoncer aux branches entourant la Glandière, aux taillis de Rivaude, aux futaies des Souches, au parc de Lauriac qui pour elle, possédaient des attractions insurmontables et infinies.

Et alors, elle se disait qu'elle s'échapperait, qu'elle s'enfuirait.

Et alors, depuis cet instant, elle épiait l'occasion...

A travers les voiles rouges de la fièvre cérébrale elle avait entr'aperçu Fabrice Dementières...

Était-ce l'une de ces figures hideuses, fantastiques dont le délire hantait son esprit affolé ?

Mais non, lorsqu'elle était revenue à la raison et à la vie, elle l'avait revu...

Et cet homme, plus encore que Romain, avait fait éclore dans son âme une haine insurmontable et farouche.

Alors, quand elle s'était vue enlevée par lui, de complicité avec Irma, lorsqu'elle s'était trouvée la nuit dans cette voiture, qui l'emmenait Dieu sait où, elle n'avait pu y tenir, et choisissant son moment, elle s'était jetée à corps perdu hors de la voiture...

Il nous faut dire maintenant comment, depuis, elle avait vécu...

La nécessité, a dit Napoléon, est la sage-femme du génie.

Cette nécessité, la plus instante de toutes, la nécessité de vivre, avait amené la Petite-Mai à soulever les plus insurmontables des difficultés.

On ne saurait faire un crime à ce pauvre être de n'avoir point le sentiment de l'élémentaire probité.

A la malheureuse créature, jamais personne n'avait parlé du bien et du mal, puisque jamais personne n'avait parlé devant elle.

Alors, elle s'était ingéninée, et sa vive imagination, ce cerveau dans lequel s'étaient réfugiées toutes les forces vives de son intelligence, lui avait fait accomplir des miracles.

En battant les bois, en se faufilant à travers l'impénétrable roncier, pour chercher des fraises et des mûres, deux jours après son évasion, car l'horrible faim la tenaillait dur, elle était parvenue à des roches entassées les unes sous les autres. Sous ces roches, un orifice large, profond...

Un terrier énorme de renards et de blaireaux qui s'enfonçait profondément dans les entrailles de la terre.

Le sol, à cet endroit, n'était composé que de sable calcaire, dans lequel les pieds de la Petite-Mai enfonçaient profondément.

Qu'avait-elle fait alors ?

Après avoir apaisé tant bien que mal sa faim canine avec des murons, des lucets et des fraises, elle s'était mise à l'ouvrage, et ce trou, elle l'avait agrandi, élargi, approfondi sans trop de peine.

En quelques heures elle s'était vue propriétaire d'un terrier à trois orifices au milieu duquel se trouvait une sorte de caveau spacieux naturellement plafonné par les roches qui le surplombaient.

Dans ce caveau elle pouvait s'étendre, respirant librement, sans crainte d'éboulements et d'infiltrations ; les dalles rochenses la garantissaient contre tout accident de ce genre aussi bien que de la pluie.

Un lit de fougères sèches coupées par elle, entassées dans ce caveau, et elle était installée beaucoup mieux encore que dans son ignoble taudis de la Glandière.

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

Aider la Nature

En restaurant les tissus malades et affaiblis c'est tout ce que peut faire une médecine. Dans les affections pulmonaires, telles que les Rhumes, la Bronchite et la Consommation, la membrane muqueuse s'enflamme d'abord, ensuite des accumulations se forment dans les cellules à air des poumons, suivies de tubercules, et finalement la destruction des tissus. Il est clair, par conséquent, que jusqu'à ce que l'horrible toux soit soulagée, les tubes bronchiques n'ont aucune chance de guérir. Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Calme et Guérit

La membrane enflammée, arrête la marche de l'épuisement, et ne laisse aucuns résultats injurieux. C'est pourquoi il est plus grandement estimé que tout autre spécifique pulmonaire.

L. D. Bixby, de Bartonville, Vt., écrit: "Il y a quatre ans j'attrapai un fort rhume qui fut suivi d'une terrible toux. J'étais très malade, et gardai le lit environ quatre mois. Mon médecin, à la fin, me dit que j'avais la consommation, et qu'il ne pouvait y remédier. Un de mes voisins m'avisait d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et avant d'en avoir pris un demi-flacon j'étais capable d'aller dehors. Dès que j'eus fini le flacon j'étais bien portant, et le suis depuis lors."

Alonzo P. Daggett, de Smyrna Mills, Maine, écrit: "Il y a six ans j'étais commis-voyageur, et souffrais d'une

Affection des Poumons.

Pendant des mois j'étais incapable de passer une bonne nuit. Je ne pouvais que rarement m'allonger, avais de fréquents étouffements et étais souvent obligé de chercher le grand air pour me soulager. Je fus amené à essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer, lequel m'aida. Son usage continu m'a entièrement guéri, et, je crois, sauvé la vie."

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens. Prix \$1 ; six flacons, \$5.